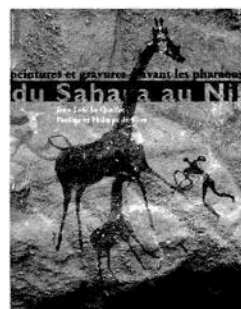

BOOK REVIEW



Du Sahara au Nil. Peintures et gravures d'avant les Pharaons. By J.L. Le Quellec, P. & Ph. de Flers (eds.), Collège de France, Editions Fayard - Soleb, Paris, 2005, 382 pp., ISBN 2-213-62488-7. Price EUR 100.00.

Un bon ouvrage scientifique peut être complet, brillant, prémonitoire... : *Du Sahara au Nil* est, aussi, intelligent. Jusque dans leurs défauts, ces 382 pages superbes illustrées de 900 images offrent en effet au lecteur, tant spécialiste qu'amateur, une occasion unique de mieux comprendre les peuples néolithiques du désert égyptien – leurs modes de vie, leur vie quotidienne, leur spiritualité et leurs goûts et techniques artistiques. La richesse et la diversité des rupestres donne le vertige au lecteur, avant même d'aborder le wadi Sora, qui est à coup sûr un des sites majeurs de la préhistoire saharienne.

L'ouvrage est construit autour d'un double thème: d'une part, exposer les images rupestres de la région; d'autre part analyser « *les rapports éventuels avec l'Égypte prédynastique* » (p. 27) – et donc comparer avec la mythologie, en particulier funéraire, de la vallée du Nil, étant entendu qu'« *aux environs de 5400 avant J.C., la sécheresse croissante conduisit les gens qui nomadisaient encore dans la zone à se diriger vers la vallée du Nil et à se replier sur les oasis.* » (p. 51).

Les auteurs posent, explicitement ou non, des questions essentielles, tant méthodologiques – sur les rapports entre art rupestre, archéologie et tourisme par exemple, que sur le fond – origines de l'Égypte pharaonique; relations éventuelles avec le Sahara central (Messak, Acacus, Tassili n'Ajjer, Tibesti, Djado, Ennedi) et le Soudan; chronologie du Néolithique et de l'assèchement du Sahara oriental; liens entre les rupestres, l'art et les styles artistiques, la spiritualité...

Le livre est construit sur un cheminement à travers le Western Desert, – une piste virtuelle ou réelle

entre l'est de la vallée du Nil, depuis Farafra et Djara, à 200 km à l'est du Nil, et les massifs montagneux à l'angle sud-ouest de l'Égypte, à la frontière de la Libye et du Soudan. Il recherche d'abord les traces historiques venues de l'Égypte pharaonique, en s'appuyant en particulier sur l'excellent article de KUHLMANN (2002). On connaît des hiéroglyphes, à 50 km au SW de Dakhla, puis à 110 km (dont certaines sont datées par un cartouche de Cheops); des gravures; des jarres de stockage (Abu Ballas); enfin des signes du passage de caravanes anciennes (30 en 350 km, découverts par C. Bergmann, 2001).

L'ensemble dessine peut-être une piste en direction du sud-ouest, vers Kufra à l'ouest et les massifs montagneux au sud-ouest, Gilf Kebir et Djebel el Uweynat, « *où la rareté des gravures modernes [i.e. de la fin du Néolithique et des débuts de l'histoire] évoque un changement brutal du climat, interdisant assez tôt toute possibilité de vie humaine.* » (p. 155), ce qui n'est d'ailleurs pas tout à fait vrai, les Toubou ayant, par exemple, continué à fréquenter jusqu'à une date récente le Djebel el Uweynat.

Mais tout cela n'est qu'un hors-d'œuvre avant d'arriver à ces massifs, dont les sites rupestres sont décrits avec un exceptionnel souci de précision.

Le Djebel el Uweynat (p. 53-137)

Il se trouve à 620 km au SW de Dakhla et à 230 km au SE de Kufra. De nombreux sites très riches en peintures parsèment les vallées (« *karkurs* ») du massif, certains connus depuis longtemps, d'autres décou-

verts récemment. On y admire une grande variété de styles, de thèmes, d'époques, par exemple au *Karkur et Talh* (p. 82-106), qui est loin d'être entièrement exploré et où se trouvent aussi de nombreuses gravures. Beaucoup de peintures sont spectaculaires: des « cases » (fig. 132, p. 73; p. 124 à 127), des scènes familiales ou de la vie quotidienne, en particulier d'éleveurs (fig. 113-114, p. 64-65, ou la scène de vélage - fig. 120, p. 68), des combats d'archers (p. 63), des personnages en mouvement, aux riches accessoires (parures, vêtements, coiffures, outils, armes, sacs de voyage..., cf. par exemple les pages 98-99, ou les figures 255, p. 104 ou 283, p. 116) ou encore un bestiaire superbe, comme des autruches pleines de vie, ou des végétaux, toujours rares dans l'art rupestre saharien (cf. aussi la girafe gravée du Gilf Kebir broutant un arbuste: fig. 371bis, p. 152).

Plus généralement, c'est « un ensemble d'images mentales cohérentes, reflétant la mythologie propre à la société pastorale dont l'artiste se devait de rendre compte » (p. 69) que les auteurs font apparaître.

Dans ce massif, certains ont cru identifier un ensemble de peintures « Têtes Rondes », ce que les auteurs de l'ouvrage réfutent efficacement, cet ensemble culturel se limitant au Tassili et à l'Acacus et étant probablement plus récent qu'on ne l'a dit (un site de l'Acacus non encore publié a livré des bœufs porteurs). Ce qu'il y a au sud-ouest du désert égyptien, comme sans doute au Djado, voire ailleurs, ce sont des ensembles originaux, qui « ont un vague air de famille dû à des analogies morphologiques... Un groupe particulier, sans lien direct avec le Sahara central. Son âge est inconnu. » (p. 64). En réalité, « aucun trait culturel ne vient corroborer l'hypothèse d'un rapport entre ces peintures et celles du Sahara central. » (p. 114).

Le Gilf Kebir (p. 140-259)

Ce vaste massif fait l'objet d'une rapide présentation géographique et archéologique, les auteurs préférant s'appesantir sur les rupestres. Le Gilf Kebir offre de nombreuses scènes de chasse, gravées ou peintes. Il vaut en particulier pour ce qui est le joyau de l'ouvrage, le ouadi Sora, au sud-est du massif. Les principaux sites découverts – les grottes « des Nageurs » et « des Bêtes » – montrent en effet un ensemble de peintures (et parfois de gravures) sans équiva-

lent dans la région, sinon dans le Sahara. Le lecteur ressent instantanément le caractère parfaitement irréel, symbolique, mythologique de cet ensemble rupestre.

La grotte des Nageurs (p. 167-182)

Dans cette grotte, le thème principal est l'association de « Nageurs » et de « Bêtes » monstrueuses, forcément mythiques. Les auteurs s'efforcent de montrer le caractère mythologique de ce rapprochement. Les « Nageurs » seraient des morts ayant sombré dans l'au-delà, où ils retrouveraient les fameuses « Bêtes », dans un rite de passage de la vie à la mort. Cela évoque évidemment la mythologie funéraire du Nil pharaonique, mais reste au niveau de l'intuition, même s'il existe dans la mythologie du Nil, un « dévoreur » qui mange les défunts, et contre lequel on peut lutter – en le prenant au filet, par exemple, ce qui est souvent le cas au ouadi Sora...

S'y ajoutent la présence de mains « négatives » et, dans la grotte des « Bêtes », de disques « négatifs » (p. 257-259), que, prudemment, les auteurs rapprochent de la mythologie solaire égyptienne, qui prospère déjà au Nagada ancien – c'est-à-dire au moment où l'aridité va commencer à rendre inhospitalier le Western Desert.

Cet ensemble de sujets rupestres avait tout pour débrider jusqu'à l'excès l'imagination. Mais J.L. Le Quellec exécute rapidement la notion, fort à la mode, de « chamanisme » (« un concept galvaudé », p. 246), parce qu'il n'y a pas de chamanisme dans cette partie de l'Afrique, pas de plantes hallucinogènes, qu'il est parfaitement impossible de prouver l'existence de trances rituelles à travers les dessins rupestres et qu'on peut donc se passer d'un concept si peu producteur de sens.

La grotte des Bêtes (p. 193-237)

C'est un site unique, où passe un souffle mystique, à travers le voisinage de peintures d'humains, dont des « Nageurs » et quelques « Plongeurs » (une vingtaine, p. 243-245), des mains « négatives » (environ 300 et quelques avant-bras ou pieds: cf. p. 238-239, 247-251), des « Bêtes » (une trentaine, dont 2 gravées, ce qui montre au passage que les gravures – uniquement de faune sauvage –, surchargées de peintures, sont un peu plus anciennes et que peintures et gravures peuvent être liées). Ces « Bêtes » sont évi-

demment mythiques et pas le moins du monde réalistes. Comme dans le site précédent, elles n'ont pas de têtes et engloutissent des humains, dont certains s'efforcent de les toucher. Elles sont aussi parfois prises dans des filets.

Les personnages ont une très grande variété, à la fois dans le style, les activités, le mouvement, les accessoires. Certains sont peints, d'autres gravés (voire les deux - et c'est certainement plus fréquent qu'on ne le croit dans le Sahara: p. 216). On notera un combat d'archers entre deux groupes manifestement d'ethnies différentes (fig. 660, p. 235) et un coureur dont les empreintes de pas sont visibles (fig. 589, p. 212). On peut aussi admirer une gazelle allaitant son petit (fig. 584, p. 211) ou une chasse au mouflon, qui a un petit entre les pattes (fig. 602, p. 214).

Enfin, de nombreuses percussions d'époque sur des peintures ne sont pas toutes liées à une attitude puritaine: mais comment les lier à une pensée symbolique?

Un bilan critique

Les auteurs, dans un modeste « *essai d'interprétation* » (p. 262-265), montrent qu'ils ont pleinement conscience qu'ils n'en sont « *qu'au début de l'enquête* » (p. 265) et se gardent de tirer des conclusions catégoriques de leur long travail. Ils se contentent de présenter une brève synthèse chronologique du Néolithique régional, en s'efforçant d'évaluer la succession des époques rupestres, ce qui est presque impossible sans archéologie ni radiocarbone. Concernant les relations entre leurs sites rupestres et la vallée du Nil, ils font la constatation que les éléments de comparaison sont très limités. Si la spiritualité des peuples néolithiques sahariens - qui sont, comme les Nubiens, parmi les fondateurs de l'Égypte pharaonique - a forcément connu une évolution dans la vallée à l'orée de l'ère pharaonique, il ne faut pas oublier que le symbolisme de ces rupestres nous échappe, comme le sens des actions des « Nageurs » ou des personnages qui touchent les « Bêtes » (d'ailleurs, pourquoi une majuscule?). Il ne suffit pas, en effet, d'affirmer que « *quelques indices laissent supposer que les êtres et les objets gravés ou peints n'étaient pas seulement de banales répliques de la réalité, mais participaient bien des mythologies autochtones.* » (p. 262).

Les auteurs constatent eux-même l'absence de certains thèmes essentiels, comme la sacralisation du

bélier, élément-clef dans la vallée du Nil, du Soudan à l'Égypte. Mais affirmer que les humains « *en position d'orant préfigurent la position qu'adoptent souvent dieux et personnages participant aux cérémonies funéraires sur les murs des tombes temples égyptiens* » (p. 264) n'est-il pas gratuit? C'est en fait une position d'adoration universelle dont on ne peut guère tirer de conclusions concrètes. Par ailleurs, la « piste » d'Abu Ballas propose des témoignages bien plus récents que les rupestres du sud-ouest du désert. S'agit-il d'une « réactivation » occasionnelle? du souvenir de l'exode des massifs sahariens vers le Nil? Les auteurs évoquent l'idée d'un sanctuaire dont le souvenir se serait perpétué. Mais Dakhla est à 600 km, à travers un désert impitoyable. Il reste aux auteurs à trouver des traces iconographiques ou archéologiques du passage d'Égyptiens de l'époque pharaonique, car on imagine mal des sanctuaires réutilisés qui ne seraient pas « réactualisés ». L'impression est forte que les habitants de la vallée ne sont pas revenus vers leur Sahara originel: ils n'ont pas dépassé les oasis - sauf rares exemples détaillés par l'ouvrage. Il n'y a pour l'instant aucune trace de l'Égypte pharaonique au Gilf Kebir et au Djebel el Uweynat. Or il devrait y en avoir, dans l'hypothèse d'une piste Dakhla-Kufra, ou Dakhla-Tibesti/Ennedi...

Les auteurs en sont parfaitement conscients, qui concluent que la grotte des Bêtes « *se laisserait bien interpréter comme la possible illustration d'une mythologie de l'au-delà, et ce que nous pouvons entrevoir de cet ensemble mythique invite à y soupçonner un homologue de certains des récits mythiques consignés dans la vallée du Nil.* » (p. 264-265). [italiques: R.V.]

On l'aura compris, *Du Sahara au Nil* est un livre important dans l'évolution des connaissances sur le Néolithique saharien. Cela n'interdit pas, avant de l'encenser en guise de conclusion, de relever quelques erreurs dues sans doute à l'influence néfaste d'un esprit chamanique (et non « *chaminique* »: p. 243), comme cette note 17 absente (p. 40), ou ce paragraphe dont la fin a sauté (p. 327).

Les principales critiques portent sur les points suivants:

- Une cartographie superficielle, volontairement sans doute, afin de protéger les sites.
- Une chronologie assez floue. Englués dans la contradiction première des spécialistes du seul art rupestre - l'incapacité à lier activités archéologiques

et invention des rupestres -, les auteurs tentent désespérément de cerner une chronologie relative, à partir des styles des peintures (p. 276-283), des sujets rupestres et de l'archéologie (p. 284-289). Mais sans radiocarbone de sites voisins, à défaut d'analyses directes, la tentative est vouée à l'échec.

- un manque flagrant d'archéologie, même si les principaux travaux archéologiques dans la région sont cités (dernier ouvrage paru: J. LINSTÄDTER, 2005). Il est vrai que nombre de découvertes ont été faites dans le cadre de voyages « touristiques », incompatibles avec des recherches archéologiques officielles.
- Les photographies sont le plus souvent magnifiques. Il arrive cependant qu'elles soient trop petites: N'aurait-il pas mieux valu, dans certains cas, diminuer leur nombre pour obtenir des images de plus grande taille? Un certain nombre de redondances sont par ailleurs superflues (une « Bête », présentée au moins 4 fois: fig. 509-687-688-699 ou un « ovale », fig. 574-661-662-775).
- L'utilisation du dessin peut rendre parfois beaucoup plus lisible un panneau ou un sujet, par exemple pour étudier les superpositions comme le montrent les pages 84, 344, 349 ou 353.
- Signalons enfin l'utilisation superflue du nom de Théodore Monod, au moins 6 fois, dont un « *passport pour la préhistoire, le désert extrême de Théodore Monod* » (p. 23), dont on se demande ce qu'il vient faire là, même s'il a visité la région à la fin de sa vie.

Mais ces critiques sont secondaires par rapport à ce qu'apporte l'ouvrage, conçu avec une rigueur intellectuelle rarement rencontrée chez les spécialistes (dont certains auto-proclamés) de l'art rupestre saharien. La très grande prudence dans les mots employés, contrairement à beaucoup de publications sur ces sujets, en est le signe. Le souci pédagogique constant en est un autre. De nombreuses pages sont consacrées à un travail d'explication qui dépasse parfois largement, et heureusement, le cadre du sujet. Citons les pages sur les populations actuelles du Sahara est-méridional, et en particulier les Toubous (118-123); les généralités sur l'art rupestre et sa conservation; les

datations (268-271); les paléoclimats (273-274); les végétaux dans l'art rupestre (160-163); une « encyclopédie animale », avec d'excellents sujets sur le bœuf, la chasse avec des chiens, les ovicapridés, la girafe, les Têtes Rondes...

Un remarquable travail a été effectué sur certains panneaux, permettant des « mises en évidence » de sujets difficiles à appréhender sur une photographie générale (cf. p. 204). Des photos à des périodes différentes montrent des dégradations, comme dans le cas des jarres d'Abu Ballas (p. 46) ou du panneau d'Aïn Duwa (p. 57). Excellent aussi le travail sur les couleurs (leur survie à travers le temps, leur valeur...) dans les pages 218-219.

Signalons enfin une bonne utilisation de l'arabe, des tifinagh ou de l'écriture pharaonique, une bibliographie et un glossaire savants.

On en tirera la conclusion que *Du Sahara au Nil* est certainement un ouvrage prématuré - de l'aveu même des auteurs. Mais il aurait été dramatique de ne pas le publier, tant il apporte de nouveautés essentielles, qu'il s'agisse de sites, d'images rupestres ou de thèmes de réflexion. En termes de stratégie scientifique il sera - il est déjà - d'une exceptionnelle fécondité.

Robert Vernet

Rabat, Morocco

Bergmann, C. 2001. *Der Letzte Beduine. Meine Karawane zu den Geheimnissen der Wüste*. Rowohlt, Hamburg.

Kuhlmann, K.P. 2002. The "Oasis Bypass" or the issue of desert trade in Pharaonic times. In: Lenssen-Erz, T. et al. (eds.), *Tides of the Desert - Gezeiten der Wüste. Contributions to the Archaeology and Environmental History of Africa in Honour of Rudolph Kuper*. Africa Praehistorica 14. Heinrich Barth Institut, Köln, pp. 125-170.

Linstädter, J. (ed., en coll. avec U. Tegtmeier) 2005. *Wadi Bakht. Landschaftsarchäologie einer Siedlungskammer*. Africa Praehistorica 18. Heinrich Barth Institut, Köln.